

emphasizes the role in the village of respect patterns, and the “recognition of the essential dignity of every human being” by the villagers.

The Sentence Completion Test, as constructed by Phillips, contained thirteen general categories, of which three areas (aggression, dependency, and attitudes toward authority) were found to be particularly significant in the lives of the villagers. The questions were phrased as incomplete sentences (e.g. “When I realize that other people do not like me. I feel . . .”, “He was most afraid of . . .”, etc.) in order to get at matters like feelings of rejection, anxiety, failure and the like in a manner less likely to stir up psychological discomfort in the subjects. Phillips regards this approach as of greater direct utility for cross-cultural studies than the “naturalistic observation” method.

The world of the Bang Chan villager is essentially atomistic and non-relational, and this is reflected even in the demographic pattern of the community, in which the houses are spread out over a considerable area. Phillips quotes one villager as expressing it thus, “If people live far away from each other, there will be no trouble.”

Phillips suggests that, in our Judaeo-Christian assumptions, the psychological pleasures of interpersonal contacts, commitments, and interdependencies have been overstressed. In contrast, the norm in Bang Chan is one of psychological isolation, which “. . . is seen as self-reliance and mature emotional security.” To quote Phillips, “What we have failed to see (or if we have seen, ignored) is that there is immense psychological satisfaction to be gained through psychological isolation, or from experiences that require or presuppose isolation.” Phillips regards the villagers of Bang Chan as emotionally tough, and concludes that “they simply do not need other people very much.”

The book might well serve as a model for additional productive studies of peoples in divergent cultural settings.

KENNETH M. STEWART
Arizona State University

*
* *

Understanding an African Kingdom: Bunyoro. JOHN BEATTIE. Case Studies in Cultural Anthropology;

The Igbo of Southeast Nigeria. VICTOR C. UCHENDU. Studies in Anthropological Method Series. New York and Toronto, Holt, Rinehart & Winston, 1965. Ill. \$1.25.

Les éditions Holt, Rinehart & Winston publient, entre autres, une très intéressante série traitant de la méthodologie des recherches ethnologiques. Il s'agit, pour les promoteurs de cette collection, George et Louise Spindler, de donner l'occasion à des anthropologistes chevronnés de faire part de leurs expériences de terrain: comment ils recueillent leurs données et leurs documents, comment ils les mettent en ordre et les élaborent et comment ils les interprètent; quels étaient les buts de leur recherche et quels furent les moyens employés pour y parvenir.

Ne pouvant, dans le cadre d'une recension bibliographique, rendre compte de tous les titres parus, je n'en mentionnerai que deux qui me paraissent exemplaires.

Tout d'abord celui de John Beattie, *Understanding an African Kingdom : Bunyoro*. L'auteur, professeur d'anthropologie sociale à Oxford University, passa huit ans, dans les années 40, en Tanzanie (ex-Tanganyika) comme fonctionnaire, puis il approfondit ses connaissances au Center for Advanced Study in the Behavioral Sciences, à Stanford, Californie, en 1959-60. Il a publié, outre *Bunyoro : An African Kingdom* (New York, Holt, Rinehart and Winston, 1960), deux douzaines d'articles sur cette même population qu'il a étudiée en « bon disciple de Malinowski », sous des aspects très divers, à l'occasion de faits ou de cérémonies qu'il a pu observer personnellement quand il alla sur le terrain en 1951.

Et c'est pour faire profiter les étudiants en anthropologie et ses collègues débutants de son expérience qu'il donne ici les lignes essentielles de sa méthode aux différents stades de l'enquête: la préparation théorique et le choix du terrain; les premiers six mois, les tâtonnements du début, l'installation et le début de la recherche; puis l'exposé de technique de terrain, les informateurs, les sources écrites officielles ou non; la question du nombre et la validité des observations, les notes et les photos, les relations avec les autorités locales, enfin la rédaction finale et l'importance des conclusions écrites.

Les principaux problèmes du travail de terrain sont posés clairement et l'auteur indique quelle solution il y a donnée, faisant une saine autocritique et n'hésitant pas à reconnaître quelques erreurs, comme son retard à utiliser des informateurs rétribués, ou encore pour tenir compte de la tournure actuelle de notre discipline, la nécessité qu'il n'avait pas ressentie alors de recueillir des mythes, des contes et des légendes dont l'utilisation scientifique dépasse de beaucoup leur contenu évident. Nous approuvons aussi qu'il y ait un certain danger à trop compter sur des machines comme la caméra cinématographique ou le magnétophone, même si ce sont des outils devenus usuels dans la profession (p. 63).

Cet ouvrage devrait être lu attentivement par tous les étudiants qui projettent de partir sur le terrain.

C'est à un autre titre que nous tenons le deuxième ouvrage, *The Igbo of Southeast Nigeria*, pour exemplaire. Cet ouvrage a le grand mérite d'être « une ethnographie écrite par l'un de ceux dont la culture est décrite. Écrite par un Igbo sur son propre peuple, cette monographie va jusqu'au cœur de la culture et du système social Igbo. »

Les descriptions du dedans, de ce que pense ou sent un peuple, ne sont guère fréquentes dans la littérature ethnologique et l'auteur, M. Victor C. Uchendu, considère à juste raison (p. 9) que malgré son génie, B. Malinowski n'a pu présenter la culture des Îles Trobiand que de l'extérieur et que « son séjour (...) de deux ans et sept mois fut insuffisant pour en faire un Trobiandais. »

*

*

*

Or, ayant fait de sérieuses études et ayant acquis la formation professionnelle requise, M. Uchendu nous présente en une centaine de pages un ouvrage condensé dont on ne peut que le féliciter. Donnant comme se doit pour commencer son « équation personnelle » dans une biographie révélatrice, M. Uchendu présente successivement: le monde Igbo; comment les Igbo vivent; comment les Igbo participent au bon renom de leur ville; la fondation d'une nouvelle famille; grandir dans un village igbo; le réseau de parenté et d'alliance et les associations extra-familiales; le statut social; les dieux et les oracles; enfin l'évolution actuelle de la société Igbo. C'est donc une revue complète des chapitres essentiels de l'anthropologie sociale de ce peuple que nous avons condensée dans ces pages. On pourrait faire, nous semble-t-il, un parallèle inattendu entre ces Africains du Niger et les Américains du Nord, à la lecture du chapitre 3 où l'on trouve que « Pour l'Igbo d'aujourd'hui, écoles, collèges, maternités, hôpitaux sont les nouveaux symboles du progrès. Ce n'est pas tant la possibilité d'user de leurs services que de les avoir visibles dans le village, qui stimule les gens. Un village qui aspire à « percer » se doit d'acquérir ces nouveaux symboles de réussite dans ses limites. » C'est la fierté qui est le moteur principal des Igbo.

Il est certain qu'aussi bien intentionnés qu'ils aient pu être, les ethnographes qui, avant M. Uchendu, ont travaillé chez les Igbo, n'ont pu saisir comme lui tous les aspects divers de cette culture et les liens intimes entre toutes les grandes institutions, tant dans leur exposé synchronique que leur développement diachronique et il faut souhaiter que chaque culture humaine soit ainsi étudiée par un de ceux qui, ayant grandi dedans, la connaissent intimement de par l'intérieur; que dans les pays de vieille culture européenne, plusieurs ethnographes de la classe de M. Uchendu sachent réussir l'étude de leur propre société aussi parfaitement qu'il a réussi à le faire pour la sienne dans son ouvrage que nous recommandons chaleureusement.

LOUIS MOLET
Université de Montréal
